

Anthropologie sociale

M. Claude LÉVI-STRAUSS, de l'Académie française, professeur

Tels qu'ils furent recueillis à des époques et dans des conditions très diverses, les corpus mythologiques des peuples sans écriture se présentent sous deux aspects contrastés : tantôt ramassis de morceaux disparates gardant chacun son individualité, tantôt ensembles de récits qui s'enchaînent, mais dans lesquels on retrouve souvent les mythes ou éléments de mythes qu'un peuple voisin raconte comme des histoires séparées. Ces deux types constituent-ils des genres distincts de la littérature orale, ou faut-il voir en eux les étapes d'une évolution ? Et, dans ce dernier cas, doit-on tenir l'épopée pour antérieure aux formes fragmentaires dans lesquelles elle se serait peu à peu décomposée ; ou, par un mouvement inverse, des poètes philosophes auraient-ils fusionné des matériaux hétérogènes au départ, pour leur donner la forme d'une œuvre bien liée ? Le cours du *mardi*, dont le titre était : *Ordre et désordre dans la tradition orale*, a proposé quelques éléments de réponse à ces questions.

On s'est surtout servi d'exemples canadiens. Après avoir retracé l'histoire des rapports juridiques et politiques entre la Couronne ou les provinces, d'une part, les Indiens d'autre part, on a brossé le tableau très complexe des conflits qui opposent actuellement ceux-ci à celles-là, et dont témoignent, entre autres, l'affaire de la baie James où les parties en cause sont la province du Québec, les Cree et les Inuit, ou encore la longue procédure engagée par les Indiens Nishga contre les autorités de la Colombie britannique. En même temps que ces problèmes surgissent, on voit naître une nouvelle littérature mythologique dont les Indiens eux-mêmes sont les auteurs ou les initiateurs, et qui, de manière plus ou moins directe, valide des revendications économiques, politiques ou territoriales. Par commodité, nous avons appelé ce corpus en formation « baroque » sans y mettre de nuance péjorative, mais en suivant l'usage des historiens qui désignent ainsi un art dont les objectifs principaux sont le mouvement et l'expression. Il était intéressant de comparer ce corpus avec celui dit, par commodité aussi, « clas-

sique », qui rassemble les mythes publiés par Boas entre 1895 et 1916 et par Barbeau un peu plus tard, recueillis directement par ces auteurs ou avec l'assistance de collaborateurs locaux. Dans le corpus « baroque », on a rangé des ouvrages dus soit à ce même Barbeau s'évadant un moment des contraintes professionnelles pour remonter aux sources de l'inspiration indigène et produire, à partir de versions authentiques, une variante de son cru qu'il ne faut pas dédaigner pour autant (*The Downfall of Temlaham*, 1938), soit des traditions orales dictées par un chef Indien à un amateur pénétré de l'importance de sa mission (W. Robinson, *Men of Medeek*, 1962), soit enfin un ouvrage comme *Visitors Who Never Left* (1974) du chef Gitksan Kenneth B. Harris : traduction de traditions familiales enregistrées au magnétophone par son oncle maternel auquel le droit matrilineaire, en vigueur chez les Tsimshian, l'appelait à succéder.

La différence des deux corpus ne tient donc pas au rôle plus ou moins grand dévolu à des autochtones. En fait, la monumentale *Tsimshian Mythology* de Boas, le livre plus mince de Barbeau *Tsimshian Myths* sont, pour ce qui concerne les textes, les œuvres respectives de Henry Tate et de William Benyon, l'un et l'autre Indiens Tsimshian lettrés. Mais, dans de tels cas, le collaborateur exécute les consignes de l'ethnologue ; il devient lui-même ethnologue quand il cherche à constituer un recueil aussi complet que possible où il met sur le même plan les traditions de son groupe familial ou social, et celles obtenues d'informateurs membres de clans différents. De plus, ces documents sont disposés dans un ordre qu'on essaye de rendre objectif. Ainsi, l'ouvrage de Boas et Tate débute par les mythes cosmologiques, auxquels font suite les aventures du dieu transformateur et décepteur qui continue et achève l'œuvre de création. Immédiatement après, on trouve des récits relatifs tant à des mariages trop éloignés (dont le symbolisme a aussi une portée cosmique) qu'à d'autres types de rapports que des individus entretiennent parfois avec les forces surnaturelles. Puis viennent des mythes consacrés aux relations politiques envisagées sous un triple aspect : politique intérieure, politique internationale, rapports du groupe avec les mondes de l'au-delà. La place suivante revient au chamanisme et à l'origine des confréries religieuses. Le recueil se clôt enfin sur des récits qui prétendent à la véracité historique. Quand on compare avec le recueil de Barbeau et Benyon, on constate que leurs versions des mêmes mythes tendent à se grouper selon des principes qui ressemblent en gros à ceux qu'on vient de citer.

Au contraire, un texte comme *Men of Medeek*, recueilli de la bouche du chef Wright, et le livre de Harris déjà cité, se présentent sous la forme d'un récit continu dont les chapitres se suivent dans un ordre qui, dès le début, veut être résolument historique. Pour ces auteurs, il s'agit de retracer l'origine première d'un clan et, dans ce clan, d'une lignée ; de suivre les ancêtres dans leurs pérégrinations, de raconter leurs rencontres, leurs défaites et leurs vic-

toires, d'expliquer comment ils occupèrent tels ou tels territoires devenus depuis leur propriété ; comment, aussi, des fautes dont ils se rendirent coupables expliquent leur destin particulièrement tragique. Ce souci prédominant de l'histoire ne laisse plus guère de place à la cosmologie : les mythes relatifs à la création du monde disparaissent ; ceux qui relatent les travaux du dieu décepteur souffrent le même sort, à moins que, très abrégés, ils ne soient interpolés de façon semble-t-il arbitraire vers la fin du récit.

Et pourtant, ces interpolations ont un sens, qui se dégage quand on examine avec plus d'attention comment le chef Harris s'y prend pour conduire son intrigue. Chacun des événements qui se succèdent dans la durée (et dont plusieurs correspondent aux mythes du corpus classique) sert à fonder un nom, un rang, un titre, un privilège parmi tous ceux, fort nombreux, que l'auteur du livre — de race noble — détient depuis sa naissance ou qu'il a acquis au cours de sa vie. Autrement dit, les moments successifs d'un énoncé diachronique, qui prétend embrasser des siècles sinon des millénaires, se projettent groupés sur l'écran d'un ordre social hiérarchique qui existe tout entier en acte dans le présent.

Il est malheureusement certain que l'histoire existe, et que l'ordre synchronique en porte les flétrissures. Elles apparaissent dans le récit des deux chefs, mais avec des différences fort significatives. Tout au long de celui du chef Wright, une fatalité implacable sévit. Le clan ou le groupe local (car, dans les premiers temps, les deux notions se confondent) va de désastre en désastre ; chaque fois qu'il croit avoir trouvé la paix et la prospérité, un nouveau malheur le frappe, presque toujours de son fait. Cette vision pessimiste de l'histoire contraste avec celle du chef Harris, mais pas au point que celui-ci puisse éviter de faire leur place aux contingences : par exemple, il doit expliquer comment, dans l'ordre des préséances, le titre principal dont il s'enorgueillit s'est trouvé repoussé d'un rang. Pour lui, par conséquent, l'histoire apparaît comme la genèse d'un ordre social, mais une genèse où s'introduit, on serait tenté de dire par la bande, un désordre résiduel qui reste irréductible. Le récit du chef Wright se rapproche davantage d'une histoire que nous qualifierons d'événementielle : l'ordre social y est, à chaque instant, simultanément construit et remis en cause par un devenir.

Ces textes ont donc pour intérêt majeur de se placer, et de nous placer avec eux, à l'intersection de deux domaines : celui que, d'un accord général, on peut appeler mythique, et un autre, correspondant à ce que leurs auteurs respectifs entendent par histoire. D'où le problème : quels caractères va revêtir une histoire à qui l'on demande d'être, si l'on peut dire, en prise directe sur le mythe ?

Ils sont, semble-t-il, au nombre de quatre. En premier lieu, cette histoire se construit par agencement de cellules narratives amovibles. Toutes ou pres-

que reproduisent des mythes déjà présents dans les recueils classiques ; prises en charge par un récit historique qui appauvrit leurs détails et réduit leurs dimensions, elles conservent les propriétés qu'on a par ailleurs reconnues aux mythes, notamment l'invariance des rapports internes sous une série de transformations. Ainsi, la même cellule apparaîtra sous les formes suivantes : des hommes tuent l'amant de leur sœur mariée ; un mari tue l'amant de sa femme ; un mari tue sa femme qui a un amant ; avec pour conséquence, dans les trois cas, une guerre entre deux villages, la défaite de l'un et la migration des survivants. Mais, si chaque cellule a une existence propre au titre de mini-mythe, l'ordre qui préside à leur concaténation ne relève pas du mythe : il résulte d'une création libre ou tout au moins très souple. Un peu comme si chaque chroniqueur disposait au départ d'un nombre fixe de cellules, et du droit de les agencer à la manière des pièces d'un jeu de construction, pour fabriquer telle ou telle histoire dont il a présent à l'esprit le modèle.

En second lieu, cette histoire est répétitive. Pour faire avancer son récit, le chroniqueur ne craint pas d'employer le même type d'événement plusieurs fois de suite, et des chroniqueurs indépendants se servent à l'occasion du même type d'événement, dans des récits qui ne se déroulent pourtant pas à la même époque ni dans les mêmes lieux, et dont les protagonistes diffèrent aussi.

Troisième caractère, qui découle d'ailleurs des deux précédents : cette histoire se dérobe quand on cherche à cerner avec un peu de précision les événements qu'elle relate. Même si l'on dispose d'un point de repère solide : un vestige archéologique, un lieu dit, les faits que les différents chroniqueurs y rattachent, tout en se ressemblant souvent beaucoup, ne sont jamais identiques : ils concernent d'autres personnages, ou, s'il s'agit des mêmes, leurs rôles respectifs divergent. Enfin, cette histoire tend à prendre une forme cyclique : elle s'achève par des événements d'un type rencontré plus tôt, souvent même au début du récit.

Si proches encore des mythes, ces récits n'en apportent pas moins des suggestions pour résoudre des problèmes historiques qui préoccupent depuis longtemps les spécialistes. Il y a quelque soixante ans, Swanton et Boas se sont opposés au sujet de la structure quadripartite de la société tsimshian qu'on retrouve, avec seulement des différences de terminologie, dans les groupes de la côte, chez les Gitksan du Skeena, et chez les Nishga du Nass. Pour le premier auteur, cette structure résulterait de la rencontre : des groupes d'abord isolés se seraient agglomérés au cours de l'histoire ; des traditions locales en font foi, et Swanton en produit plusieurs exemples. Pour Boas, au contraire, il s'agirait d'une structure sociale comme telle, antérieure aux mouvements de population attestés ou inférés, mais sans exclure que le système primitif présenter çà et là des anomalies ou des lacunes, consé-

cutives à l'extinction de telle ou telle subdivision. En effet, on n'a pas de preuve sérieuse qu'à une époque ancienne, les divisions exogamiques n'existaient pas, ce qui implique évidemment qu'elles furent plusieurs dès le départ : la notion d'exogamie le requiert.

Les documents étudiés cette année incitent à considérer une solution intermédiaire, car ils font ressortir trois points. D'abord, le dualisme y apparaît comme un trait primitif de l'organisation sociale ; ensuite, l'émergence occasionnelle de groupements tripartites semble résulter de la préférence des anciens Tsimshian pour le mariage avec la cousine croisée matrilatérale, qui requiert au minimum trois unités échangistes ; enfin, l'organisation quadripartite résulterait elle-même de dédoublements du dualisme primitif, sans pour autant faire de ce dernier stade la conséquence d'une réforme de structure. A lire les chroniques récemment publiées, on y verrait plutôt un effet accidentel d'alliances et de conflits conduisant, au terme de toute une série de schismes et de brassages, à un état relativement stable de la structure, parce que lui seul permet à tous les groupes locaux d'avoir la même composition, et ouvre à chacun pris en particulier, ou dans ses rapports avec d'autres, les plus riches possibilités d'alliance compatibles avec la diversité initiale.

Entre la structure stationnaire du mythe et le devenir ouvert de l'histoire, il y a donc place pour une forme intermédiaire : celle d'un devenir conçu comme le produit d'une combinatoire qui se présente elle-même sous deux aspects. Comme on l'a dit, cette combinatoire, sous son premier aspect, produit l'histoire mythique ou, si l'on préfère, le mythe historisé, en juxtaposant ou superposant avec une grande liberté de choix des éléments eux-mêmes définis de façon stricte. Elle s'en sert pour former des séries ouvertes ou closes qui, dans les deux cas, peuvent être de plusieurs modèles. Quant aux divisions exogamiques engendrées par une histoire cette fois réelle, elles résulteraient d'opérations comparables à celles qu'effectueraient des joueurs disposant de cartes classées par couleurs, qui battraient et rebattraient suffisamment le jeu pour avoir l'assurance raisonnable qu'une suite de cartes, tirée du paquet au hasard, fournirait un échantillonnage des quatre couleurs, bien que chacune n'y soit pas représentée par le même nombre de cartes : de même que chaque groupe local observé comprend le plus souvent des représentants des quatre divisions, mais avec des effectifs presque toujours inégaux.

En conclusion, on a tenté de définir par ses caractères distinctifs ce que serait une histoire sans archives, écrite d'après les traditions orales de plusieurs familles dont les ancêtres vécurent à peu près les mêmes événements. De cette histoire, commune en droit sinon toujours en fait, chacune ne détient que des fragments, et, pour combler ses lacunes, elle emprunterait aux autres, en leur imposant sa perspective propre, des événements analogues à

ceux auxquels, croit-elle, ses membres purent autrefois participer. Ainsi se constitueraient, matière première de l'histoire, ce qu'on pourrait appeler des événements-types : pas rigoureusement vrais, mais pas complètement faux non plus.

Comme l'ont noté des observateurs, les peuples dont on a parlé cette année conçoivent si peu la notion de fiction que leur vocabulaire manque d'un mot pour désigner celle-ci, et pour la distinguer du mensonge pur et simple. Et pourtant, ils ne conçoivent pas davantage la notion d'une histoire unique qui, selon nous, peut seule satisfaire à une exigence de vérité. Ils acceptent que les traditions des différents clans soient authentiques, et se bornent à croire les leurs plus correctes que celles de leurs voisins. Ils s'accommodent donc d'une équivoque, là où nous verrions des contradictions.

Cette équivoque ressort admirablement du titre donné par le chef Harris à son ouvrage, car ces « visiteurs qui ne partirent jamais plus » s'y présentent alternativement comme les protecteurs attitrés du lignage, et comme des intrus dont on ne parvint pas à se débarrasser : tantôt ancêtres vénérables dont les noms et les offices, transmis de génération en génération, perpétuent au fil des siècles un ordre social théoriquement immuable ; mais tantôt aussi, hôtes imprévus et reçus de mauvaise grâce, parce que leur irruption subite dans le système fut cause des irrégularités qu'il présente, attestant qu'en dépit de toute la peine prise pour les conjoindre, les forces du mythe et celles de l'histoire tirent dans des directions opposées.

Le séminaire du *lundi* : « Textes pour servir à l'histoire de l'anthropologie ; analyses et discussions » avait pour but de confronter aux préoccupations de l'anthropologie contemporaine des textes anciens qui, sous forme de narration ou de traité philosophique, soulèvent des questions toujours actuelles : récits de voyage ou comptes rendus de séjours d'une part ; et de l'autre, textes offrant une portée plus générale par les réflexions qu'on y trouve ou par la méthode mise en œuvre. Il a aussi paru opportun d'étudier le rôle de l'iconographie à côté de celui des témoignages écrits.

Malgré la diversité de textes échelonnés sur plusieurs siècles, on a constaté qu'ils se recoupent en plusieurs points. Les discussions se sont donc concentrées sur deux types de problèmes : en premier lieu, le fonctionnement de la notion de « sauvage » dans son rapport avec celle, variable, de civilisation ; en second lieu, la possibilité de dégager une méthode anthropologique comme telle, en des temps où le discours ethnologique, non encore conscient de lui-même, demeure mêlé à des préoccupations littéraires ou à des soucis idéologiques particuliers : apologétique chrétienne, philosophie naturelle, etc. Ainsi a-t-on tenté de poser les prémisses d'un débat entre l'anthropologie et ses sources.

- 24 novembre. — MONTAIGNE, Essais, Livre I, chap. 31. *Des Cannibales*. Introduction et commentaire par M. Claude LÉVI-STRAUSS, professeur.
- 1^{er} décembre. — Jean-Jacques ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues*, chap. VIII à XII, présenté par M. Jean-Marie BENOIST, maître-assistant.
- 8 décembre. — J.F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, présenté par M^{me} Michèle DUCHET, professeur à l'E.N.S. de Fontenay et directeur de travaux à l'Université de Paris VII : « Discours historique et discours ethnologique ».
- 15 décembre. — Jean de LERY, *Historique d'un voyage fait en la terre du Brésil*, présenté par M. Michel de CERTEAU, professeur à l'Université de Paris VII.
- 5 janvier. — *L'iconographie européenne du sauvage*, par M^{me} Bernadette BUCHER-GLASSE, maître de conférence à l'Université de New York.
- 12 janvier. — *Une lettre de l'Abbé Galiani à Madame d'Epinau*, présentée par M. Ruggiero ROMANO, directeur d'études à l'École des Hautes Etudes en Sciences sociales.
- 19 janvier. — Débat sur J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, dirigé par M. Jean-Marie BENOIST.
- 25 janvier. — *La relation de voyages d'Ibn Battuta*, présentée par M. Joseph CHELHOD, maître de recherche au C.N.R.S.
- 9 février. — Un prince ethnographe en Roumanie au XVIII^e siècle : CANTEMIR, présenté par MM. I. CHIVA et Paul STAHL, directeurs d'études à l'École des Hautes Etudes en Sciences sociales.
- 16 février. — J. DEMEUNIER, *L'esprit des usages et des coutumes des différents peuples, observations tirées des voyageurs et des historiens*, présenté par M. Jean POUILLON, chargé de conférences à l'École des Hautes Etudes en Sciences sociales.

ACTIVITÉS DU LABORATOIRE

M^{me} Suzanne Bernus a fait une mission en République du Niger, consacrée à des prospections archéologiques et à la collecte de traditions orales. Elle poursuit ses travaux sur l'organisation des sociétés touarègues et sur l'histoire du peuplement des régions périphériques de l'Air (Niger). M. Pierre Bonte s'est rendu au début de l'année en Haute-Volta pour élaborer un programme de recherches intégrées, à la demande de l'Unesco. Il se trouve

depuis le mois de mars en Mauritanie où il continue ses recherches en cours. M^{me} Ariane Deluz a repris sur le terrain, depuis 1975 son étude de l'ethnie Gouro. M^{me} Marguerite Dupire s'est consacrée cette année à l'exploitation des données recueillies sur le terrain chez les Serer du Sine, et elle prépare une étude comparative des différents sous-groupes de cette population. M^{me} Françoise Héritier s'est partagée entre des tâches d'enseignement à la Maison des Sciences de l'Homme et à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, des conférences (Université de Cambridge, Musée de l'Homme, Ecole nationale de Formation des personnels de l'Education surveillée), des participations à divers congrès et colloques, tout en poursuivant activement ses publications. M. Michel Izard a achevé la rédaction de sa thèse de doctorat d'Etat « Les archives orales d'un royaume africain. Recherches sur la formation du Yatênga », et a donné divers enseignements. M. Charles de Latour Dejean a été chargé de cours aux Instituts de Psychologie et d'Ethnologie de Strasbourg. M. Jean Pouillon, après une mission en Ethiopie méridionale chez les Hamar et les Arbore, a donné un cours semestriel à l'Université René-Descartes. M. Claude Tardits, président de la section des sciences religieuses de l'E.P.H.E., s'est consacré à l'étude comparative des relations de parenté des sociétés forestières de la Côte-d'Ivoire.

Au cours d'une nouvelle mission en Nouvelle Guinée, M. Maurice Godelier, nommé directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales et membre du bureau de cet établissement, a fait un nouveau recensement démographique complet de la tribu Baruya et a complété les informations recueillies au cours de précédents séjours. Ses enseignements ont porté sur l'anthropologie économique, et sur l'analyse des logiques sociales et de leurs transformations.

Après un dernier séjour au Venezuela chez les Yanomami, M. Jacques Lizot a passé la plus grande partie de l'année 1976 aux Etats-Unis où il rédige un ouvrage en collaboration avec M. N. Chagnon, professeur à l'Université de Philadelphie et spécialiste de la même population.

M^{me} Jacqueline Duvernay, qui gère le Centre documentaire d'Ethnologie comparée (voir ci-dessous) poursuit une enquête sur les mythes sud-américains concernant l'origine du travail et des techniques, et leurs diverses modalités. Dans le domaine américain aussi, M. Patrice Bidou a soutenu avec succès sa thèse de 3^e cycle « Les Fils de l'anaconda céleste (les Tatuyo). Etude de la structure socio-politique ».

M. I. Chiva, directeur d'études à l'E.H.E.S.S., a ouvert une enquête sur le patrimoine foncier rural, qui a fourni la matière de son enseignement. Par ailleurs, il a mené à son terme, pour ce qui concerne la phase de terrain, l'enquête pluridisciplinaire sur les Baronnies, dans les Hautes Pyrénées,

qu'il animait depuis le début de 1974. M. Chiva a dirigé, en sa qualité de président, les assises de l'*Association des ruralistes français* (Strasbourg, 23-26 octobre 1976) et il a participé en avril 1976 à Varsovie à un colloque organisé par l'Académie des Sciences de Pologne. M. Paul Stahl, directeur d'études associé à l'E.H.E.S.S., a fait deux missions en Grèce et en Italie, consacrées l'une et l'autre à l'étude de l'habitat.

Maître-assistant à l'E.H.E.S.S., M^{lle} Nicole Belmont a donné un enseignement régulier ; elle a participé au colloque de Varsovie ci-dessus mentionné, et elle a obtenu le prix Constant-Dauguet décerné par l'Académie française pour son livre *Arnold Van Gennep, créateur de l'ethnologie française*, Paris, Payot, 1974. M^{me} Tina Jolas a fait une communication à la journée d'études de la Société d'Ethnologie française. M^{me} Marie-Claude Pingaud a soutenu avec succès sa thèse de 3^e cycle, « Les agriculteurs et leurs exploitations à Minot en Châtillonnais ». M^{me} Marie-Elisabeth Handman-Xifaras a poursuivi ses recherches sur une communauté villageoise de Thessalie en vue d'une thèse de 3^e cycle sous la direction de M. P. Stahl.

M^{me} Marion Laurière a mis au point les derniers programmes destinés au traitement sur ordinateur des généalogies samo (recherches de M^{me} Françoise Héritier) et elle a commencé à travailler sur les données recueillies par M. Michel Izard chez les Mossi et M. Maurice Godelier chez les Baruya.

M. Jean-Marie Benoist, maître-assistant de la chaire d'Anthropologie sociale, outre la rédaction de sa thèse de doctorat d'Etat, a organisé le séminaire dont il est rendu compte ci-dessus. Il a participé à divers séminaires extérieurs (Institut national de l'Audio-visuel, E.H.E.S.S., etc.), au colloque de l'Unesco sur « L'Interdisciplinarité dans les sciences sociales et humaines », dont il a rédigé le rapport préliminaire. Il a séjourné à St Anthony's College (Oxford) au titre de *Visiting fellow*.

Le Centre documentaire d'ethnologie comparée, géré par M^{mes} J. Duvernay et T. Jolas, s'est accru pendant l'année de 100 000 fiches, soit plus de 70 sources, livres et articles, concernant une douzaine de populations. Vingt-deux recherches ont été effectuées.

Le laboratoire publie deux revues : *L'Homme, revue française d'anthropologie*, Secrétaire général M. Jean Pouillon, assisté par M^{mes} E. Guedj, N.-C. Mathieu et M.-C. Beauregardt [XV (2), avril-juin 1975 ; XV (3-4), juil.-déc. 1975 ; XVI (1), janv.-mars 1976] et *Etudes rurales*, direction M. I. Chiva, assisté par M^{mes} M.-E. Handman-Xifaras et J. Angelopoulos [58, avril-juin 1975 ; 59, juil.-sept. 1975 ; 60, oct.-déc. 1975]. Dans la collection *Les Cahiers de l'Homme*, également publiée par le laboratoire, ont paru : Jean-Paul LEBEUF, *Etudes Kotoko*, n.s. XVI, et Jean-Claude MULLER, *Parenté et mariage chez les Rukuba (Etat Benue-Plateau, Nigeria)*, n.s. XVII.

PUBLICATIONS

N. BELMONT, *L'Académie celtique et George Sand. Les débuts des recherches folkloriques en France (Romantisme, Revue de la Société des Etudes romantiques, n° 9, 1975, p. 29-38).*

— Edition de : Arnold Van Gennep. *Textes inédits sur le folklore français contemporain*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1975, 135 p. (*Archives d'ethnologie française, n° 4*).

J.-M. BENOIST, *La Révolution structurale*, Paris, Grasset, 1975 (coll. *Figures*).

— *Tyrannie du logos*, Paris, Ed. de Minuit, 1975 (coll. *Critique*).

— *Tom Philips ou la mémoire (La Quinzaine littéraire, 1-15 décembre 1975).*

— *La Face cachée d'Œdipe*, sur le livre de Serge Leclair : *On tue un enfant (Le Nouvel Observateur, 24 novembre 1975).*

— *La Voie des masques*, sur l'ouvrage de C. Lévi-Strauss (*Le Figaro, 22 novembre 1975*).

— *Claude Lévi-Strauss*, texte monographique pour le *Club français de la médaille*, février 1976.

— Ouvrage collectif : *John Donne, textes critiques*, mai 1976 (*Dossiers H*).

— *Aucun homme n'est une île*, dossier sur les Français vus d'Angleterre (*Les Nouvelles littéraires, 15 janvier 1976*).

— *Hallâj ou le martyr de Dieu*, sur *La passion de Hallaj*, de Louis Massignon (*Les Nouvelles littéraires, 8 avril 1976*).

— Rapport présenté à l'Unesco sur *L'interdisciplinarité dans les sciences sociales et humaines* (diffusion restreinte).

S. BERNUS, *Du cuivre au sel*, Recherches ethno-archéologiques sur la région d'Azelik, Campagnes 1973-75 (en collaboration avec M. L. Goulet-quer), 68 p. multigr. (Documents de la R.C.P. 332 du C.N.R.S.).

— (Sous la direction de) Publication de quatre fascicules des *Etudes nigériennes*; 34 : Harouna SIDIKOU, *Mobilité et sédentarité entre Niger et Zgaret*; 36 : Nicole ECHARD, *L'expérience du passé*; 37 : P. DONAINT, *Les cadres géographiques dans les langues du Niger*; 38 : Djibo HAMANI, *L'Adar précolonial*.

P. BONTE, *L'esclavage et les relations de dépendance chez les Touaregs Kel Gress* (in C. Meillassoux, éd., *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspéro, 1975, p. 49-76).

— *Pasteurs et nomades. L'exemple de la Mauritanie* (in J. Copans, ed., *Sécheresses et famines du Sahel*, Paris, Maspéro, 1975, II, p. 62-86).

— En collaboration avec C. LEFEBURE, *Spécialisation pastorale et aménagement des complémentarités économiques : perspectives d'aménagement des espaces pastoraux* [*Cahiers du M.A.B.*, Paris, Unesco (réunion régionale de Tunis)].

— *Analyse d'une rupture (Aujourd'hui l'Afrique, n° 1-2, p. 17-21, 1975).*

— *Le problème de l'Etat chez les Touaregs Kel Gress* (in *Etudes sur les sociétés de pasteurs nomades. 3 : Classes sociales et Etat dans les sociétés de pasteurs nomades, Cahiers du C.E.R.M.*, n° 121, p. 42-62, 1975).

— *Conditions et effets de l'implantation d'industries minières en milieu pastoral : transformations de la société maure de l'Adrar* (in T. Monod, ed., *Le pastoralisme aujourd'hui en Afrique tropicale*, London, IAI, p. 245-262, 1975).

— *L'organisation économique des Touaregs Kel Gress* (in R. Cresswell, ed., *Eléments d'ethnologie*, Paris, A. Colin, t. I, p. 166-215, 1975).

— *Sécheresses du Sahel (Aujourd'hui l'Afrique, n° 3, p. 9-20, 1975).*

— *Troupeaux et familles chez les éleveurs sahéliens* (in *Les systèmes pastoraux sahéliens*, FAO, Rome, 1975).

— *Cattle for Good : an Attempt at a Marxist Analysis of the Religion of East African Herdsmen* (*Social Compass.*, XXII, 3-4, 1975, p. 381-396).

— M. GODELIER : *Itinéraires marxistes en anthropologie* (*La Pensée*, n° 187, 1976).

I. CHIVA, *Où en est la sociologie rurale européenne ?* (*Etudes rurales*, 1975, 58).

— *Compte rendu des assises de Strasbourg (23-26 octobre 1976) de l'Association des ruralistes français* (*Etudes rurales*, 1976, 60).

M. DUPIRE, *Exploitation du sol, communautés résidentielles et organisation lignagère des pasteurs woDaaBe (Niger)* (in *Les sociétés pastorales en Afrique tropicale*, études présentées et discutées au XIII^e séminaire international africain, Niamey, déc. 1972, ed. avec une introduction par T. Monod, Oxford Univ. Press pour IAI, 1975, p. 322-337).

— *Chasse rituelle, divination et reconduction de l'ordre socio-politique chez les Serer du Sine (Sénégal)* (*L'Homme*, 1976, XVI (1), p. 5-32).

M. GODELIER (avec Claude LÉVI-STRAUSS et Marc AUGÉ), *Anthropologie, histoire et idéologie (L'Homme, 1975, XV, 3-4)*.

— *Raison, mythe et société dans la Grèce antique*, entretien avec Jean-Pierre VERNANT (*Raison présente*, juillet-septembre 1975, n° 35, p. 7-30).

— *Lumière et vie (Théologie, 1975, n° 124, p. 35-58)*.

— *Le Marxisme dans les sciences humaines (Raison présente, janvier-mars 1976, n° 37, p. 65-77)*.

— *Rapporti di produzione, miti, societa* (Editions Feltrinelli, Opuscoli n° 11, 67 p.).

E. GUEDJ et M. WEKSLER, *Quand les femmes se disent* (Paris, Le Seuil, 1975, Coll. Combats).

F. HÉRITIER, *Les dogmes ne meurent pas (Autrement, n° 3 : Finie, la famille ? 1975, p. 150-162)*.

— *Les mille et une formes de la famille. De l'inceste au contrat social (Le monde des sciences et des techniques, 24 décembre 1975)*.

M. IZARD, *Le royaume du Yatênga* [in Robert Cresswell, ed., *Eléments d'ethnologie*, Paris, A. Colin, 2 vol., 1975 (coll. U), t. I, p. 216-248].

— *Les captifs royaux dans l'ancien Yatênga* [in Claude Meillassoux, ed., *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspéro, 1975, 584 p., (Bibliothèque d'anthropologie), p. 281-296].

— *La naissance d'un village (Ethnologische Zeitschrift Zürich, 1975, 1, p. 49-54)*.

M. LAURIÈRE, compte rendu de : Paul A. BALLONOFF (ed., *Genealogical Mathematics*, in *L'Homme*, 1975, XV (2), p. 128-129).

C. LÉVI-STRAUSS, *La Voie des masques* [2 vol., Editions d'art Albert Skira, Genève, 1975 (Les sentiers de la création)].

C. DE LATOUR DEJEAN, *Ethnologie à Montbéliard* (rapport d'enquête portant sur la vie familiale en milieu ouvrier).

— *La structure parentale dans une chefferie Bamiléké du Ndé au Cameroun (Cauris, juin 1976, n° 9)*.

P. STAHL, *Deux communautés villageoises en Europe du sud-est* (in R. CRESSWELL, ed., *Eléments d'ethnologie*, Paris, 1975, t. I, A. Colin).

C. TARDITS, *Conclusion des Actes du Colloque de Senanque* (in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 21, 1^{er} semestre 1976).